

UNIVERSITE JEAN MONNET - SAINT-ETIENNE

CENTRE JEAN PALERNE

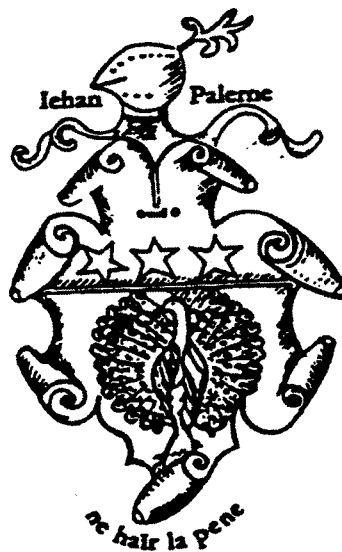
ΣΥΝΤΑΚΤΙΚΑ

SYNTAKTIKA

BULLETIN D'INFORMATION DU CENTRE DE RECHERCHE

EN SYNTAXE ET EN SEMANTIQUE

DU GREC ANCIEN



N° 33

mars 2007

Faculté des Arts, Lettres et Langues
35 rue du 11 Novembre
42023 SAINT-ETIENNE-CEDEX 2

Bulletin gratuit composé et diffusé par le
Centre de Recherche en Syntaxe et Sémantique du Grec ancien

Centre Jean Palerne
Faculté des Arts, Lettres et Langues
Université Jean Monnet Saint-Etienne
35 rue du 11 Novembre
F. 42023 Saint-Etienne Cédex

Directeur du bulletin : Bernard JACQUINOD

Co-Directrice : Sandrine Longera-Coin

Composé par Felicidad BRUYERE et Bernard JACQUINOD

ISSN 1148-2656

Ὅρθός chez Homère et dans la lyrique archaïque

Sandrine Coin-Longeray

Durant toute son histoire, la pensée grecque – et c'est ce qui a fait son rayonnement – s'est efforcée de distinguer le vrai du faux et, à l'intérieur de ces catégories, les diverses nuances du correct, de l'exact, du complet et de leurs opposés. Dans ce champ sémantique, un des termes importants est la famille de l'adjectif ὀρθός : mais, comme bien d'autres termes du même champ, elle a commencé par exprimer des valeurs purement concrètes. Il a paru non seulement intéressant, mais même essentiel, d'examiner, depuis ses plus anciennes occurrences, l'évolution du sens de ces termes, afin de percevoir comment ces termes en venaient à une acception abstraite.

Le plan le plus clair dans cette perspective était bien évidemment une étude non seulement majoritairement diachronique, mais qui respecte et distingue les différents corpus littéraires. L'étude qui suit, portant sur la poésie archaïque et lyrique, montrera combien un auteur peut s'approprier un terme pour l'inclure dans son système propre de valeurs, et donc présenter, dans la globalité d'une histoire sémantique, un moment particulier.

A) Étymologie

En opposition à εὐθύς qui exprime fondamentalement la notion de rectitude sur le plan horizontal, ὀρθός exprime la rectitude sur le plan vertical. Pour éviter de préjudiciables confusions, nées du fait que la distinction n'est pas claire dans notre langue, il faudra constamment garder à l'esprit que l'adjectif signifie « dressé » et non « droit », car la notion de

verticalité est essentielle dans les emplois de cette famille, et notamment pour sa distinction d'avec εὐθύς.

L'étymologie traditionnelle¹ pose un radical *Ἔορθος, le digamma initial étant prouvé par des formes argiennes et laconiennes, et le deuxième posé par le rapprochement avec le sanscrit *urdhvá-* « dressé », ce qui interdit, phonétiquement, tout rapprochement avec la racine qui est à l'origine du latin *orior*, *arduus*. Cependant, la remarquable identité sémantique des deux familles rend cette séparation difficilement acceptable ; en outre, le digamma initial n'est attesté que dans des noms propres, épithètes d'Artémis, telles que « Ἔορθασία », et dans des inscriptions laconiennes « βωρθέα », et il ne fait pas position chez Homère. Ces deux faits nous conduisent à soutenir l'hypothèse de F. Bader² qui pose deux radicaux différents : un à l'origine des épithètes d'Artémis, venant d'une racine **werdh-* dans le sens de « croître », et un autre, qui aurait donné l'adjectif ὄρθός, et qui ne comporterait pas de digamma initial.

F. Bader relie ainsi l'adjectif au vieux verbe ὄρθύνω et explique la disparition du second omicron par une analogie avec l'adjectif dérivé ὄρθος. Cette dernière hypothèse nous semble en revanche contestable, et, même si le phénomène est rare en grec, mieux vaut supposer pour le verbe une voyelle d'épenthèse, qu'une influence de ὄρθος sur ὄρθός, dans la mesure où le premier est, en tout cas dans les plus anciens textes, beaucoup moins attesté³. L'auteur suppose de plus une répartition des emplois entre un premier qui aurait le sens dynamique, le second étant plutôt statique, et en tire la conclusion que les deux sont aussi anciens l'un que l'autre : encore une fois le caractère dérivé d'ὄρθος ainsi que son apparition plus tardive rendent contestable cette hypothèse.

Sans prendre vraiment position en ce qui concerne des reconstructions forcément hypothétiques, nous poserons cependant, en

1 DELG p. 819.

2 « De lat. "arduus" à lat. "orior", II. Étymologie de *arduus* et des adjectifs apparentés », *Revue de philologie* 70, 1980, Paris, p. 263-75.

3 Il n'est pas attesté chez Homère, (une occurrence dans l'*Hymne à Hermès*) et seulement sous forme de nom propre chez Hésiode.

accord avec F. Bader, une origine commune avec le latin *orior*, *arduus*, en admettant que les formes à digamma relèvent d'une autre racine. Nous espérons que l'étude qui suit, en démontrant l'importance de la verticalité dans cette famille, contribuera à prouver cette origine.

B) Les emplois avant Pindare : Homère, Hésiode

Chez Homère, l'adjectif est bien attesté aux trois genres, ainsi que le verbe (uniquement au thème d'aoriste), et un composé ὀρθοκραιράων attesté seulement au génitif pluriel comme épithète de βοῶν (*Il.* VIII 231 et XVIII 573, *Od.* XII 348 et *H. Hermès* 220) ; de νεῶν (*Il.* XVIII 3 et XIX 344) ; l'adjectif sert également à former le nom propre d'une ville Ὀρθην (*Il.* II 739) dans le catalogue des vaisseaux, ainsi qu'un adjectif dérivé, utilisé comme anthroponyme, attesté à l'accusatif Ὀρθαῖόν τε (*Il.* XIII 791).

Dans les corpus homérique et hésiodique, l'adjectif présente uniquement son sens d'origine concret, le fait d'être dressé et plus généralement debout, et il s'applique presque toujours à des personnes : ainsi nombre des occurrences au nominatif masculin singulier sont la répétition de la formule στῆ δ' ὀρθός, quand Achille règle les différentes phases des jeux funéraires en l'honneur de Patrocle⁴. L'expression de la position debout se trouve aussi fréquemment dans des contextes guerriers : Iros, après son affrontement avec Ulysse, ne peut même plus se tenir debout οὐδ' ὀρθός στῆναι (*Od.* XVIII 241), Télémaque s'apprête à affronter l'épreuve de la hache ὀρθός ἀναῖξας « s'étant mis debout » (*Od.* XXI 19) ; dans ces occurrences, l'idée, en plus d'une simple station droite, est sans doute aussi celle d'une certaine tension attentive, d'une position d'attaque⁵.

4 Cf. XXIII 271, 456, 657, 706, 752, 801, 830.

5 Peut-être est-ce ainsi que l'on peut analyser la description de la position que doit adopter Ulysse pour écouter sans danger les sirènes ὀρθὸν ἐν ἰστοπέδῃ « (attaché) debout au mât » (*Od.* XII 51 et 179). Bien qu'attaché, le héros livre paradoxalement une sorte de combat contre la tentation.

C'est également le contexte d'un des emplois du verbe à l'actif, lorsque Apollon redresse Hector renversé par Ajax τὸν δ' αἶψ' ὄρθωσεν Ἀπόλλων. (*Il.* VII 272) ; l'autre emploi du verbe actif est particulier : lors du concours de pêche organisé en l'honneur de Patrocle, Epeios redresse de la main le poisson accroché qui tente de replonger dans l'eau χειρὸς λαβῶν ὄρθωσε (*Il.* XXIII 695). N. Richardson⁶ parle à cet endroit d'un « comic pathos » en renvoyant notamment à la confrontation entre Ulysse et Iros, mais on pourrait aussi bien penser à une parodie du combat entre Hector et Ajax.

L'adjectif s'applique également à l'assemblée grecque ὀρθῶν ἐσταότων « debouts » (*Il.* XVIII 246) avec de la même façon un emploi qui semble parodique dans l'*Odyssée* lorsque le cyclope tâte le dos de ses moutons πάντων οἴων ἐπεμαίετο νῶτα | ὀρθῶν ἐσταότων « il tâtait le dos de tous ses moutons debouts » (X 441-2).

Enfin une grande part des emplois décrit un changement de position, soit le passage de la station couchée à la station debout, soit simplement le fait de se redresser partiellement d'une position couchée. Ainsi Agamemnon tourmenté est-il incapable de dormir ὀρθωθεὶς δ' ἔνδυε « se levant il s'habilla » (*Il.* X 21) et réveille Nestor pour lui demander conseil ; celui-ci se contente de se dresser à demi ὀρθωθεὶς δ' ἄρ' ἐπ' ἀγκῶνος κεφαλὴν ἐπαείρας | Ἄτρεΐδην προσέειπε « se dressant sur un coude il lève la tête et s'adresse à l'Atride » (*Il.* X 80-1). Le participe aoriste semble ainsi se spécialiser dans le contexte du réveil, comme lorsque Agamemnon émerge du sommeil après un rêve mensonger envoyé par Zeus ἔγρετο δ' ἐξ ὕπνου, θεΐη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή· | ἔζετο δ' ὀρθωθεὶς « il se réveilla et la voix divine s'épandait autour de lui ; se redressant il s'assit » (*Il.* II 41-2).

La même tournure s'applique à Achille au matin des jeux funéraires de Patrocle ὄμαδος καὶ δοῦπος ἔγειρεν | ἔζετο δ' ὀρθωθεὶς « le bruit et le tumulte l'éveillèrent, et se redressant il s'assit » (*Il.* XXIII 235). Assez remarquablement, cette tournure semble annoncer la série des στή δ'

6 *The Iliad : a Commentary*, vol. VI, books 21-24, ed. G. S. Kirk, Cambridge, 1993.

ὄρθός qui scandent le reste du chant, et l'adjectif vient clore cette série au chant XXIV en décrivant le chagrin d'Achille qui ne peut dormir et se lève
 τοτὲ δ' ὄρθός ἀναστὰς | δινεύεσκ' ἀλύων παρὰ θῖν' ἀλός · « alors se mettant debout il erre éperdu le long de la rive » (11-2). Ainsi toute cette longue journée de la douleur d'Achille, dans son début, sa célébration et sa fin solitaire est-elle symbolisée par sa position, qui marque peut-être sa séparation d'avec Patrocle, couché sur son bûcher.

À noter que l'adjectif semble s'opposer à la position couchée comme à la position assise : outre les occurrences ci-dessus, le poème précise que lorsque les Grecs se tiennent debout pour l'assemblée, c'est parce qu'ils n'osent pas s'asseoir ὄρθῶν δ' ἐσταότων ἀγορῇ γένετ', οὐδέ τις ἔτλη | ἔξεσθαι (Il. XVIII 246-7). La précision indique le caractère inhabituel de cette assemblée, puisque l'on est normalement assis, mais montre que l'adjectif exprime le fait de passer à une position *plus haute*, quelle qu'elle soit, de couché à debout, de assis à debout, de couché à assis.

Enfin l'adjectif s'applique à deux reprises à des choses : aux lances plantées devant la tente ἔγχεα δε σφιν | ὄρθ' ἐπὶ σαυρωτῆρος ἐλήλατο « leurs piques étaient plantées droites sur leur pointe » (Il. X 152-3), peut-être parce que la position est inhabituelle (les armes étaient normalement couchées sur le sol), et enfin aux cheveux qui se dressent sous l'effet de la peur, lorsque Hermès apparaît à Priam se rendant chez Achille ὄρθαὶ δὲ τρίχες ἔσταν (Il. XXIV 359)⁷.

L'adjectif est le plus souvent accompagné d'un verbe de mouvement (ἔστην, ἔζομαι), ce qui montre son caractère essentiellement statique, indiquant fondamentalement une position et non un mouvement ; cependant il aura tendance chez les auteurs postérieurs à prendre aussi une valeur dynamique. Le seul composé attesté dans la poésie épique, ὄρθοκραϊράων, « aux cornes dressées » exprime aussi une position, et la

⁷ Comme le pose F. Bader, *art. cit.*, ces emplois pour des choses sont probablement métaphoriques, « les emplois humains sont transférés dans un monde physique conçu à l'image de l'homme ».

valeur dynamique, même si elle est étymologique⁸, est absente de la poésie épique.

Les emplois hésiodiques, beaucoup plus rares, sont comparables aux emplois homériques : l'adjectif s'applique ainsi, comme dans l'occurrence ci-dessus, aux poils qui se hérissent, que ce soit ceux du corps humain sous l'effet du froid ἵνα τοι τρίχες ἀτρεμέωσι | μηδ' ὀρθαὶ φρίσσωσιν ἀειρόμεναι κατὰ σῶμα· « afin que tes poils ne frissonnent pas ni se se hérissent levés droits le long de ton corps » (*Les Travaux et les Jours* 539-40), ou ceux du sanglier sur le point d'attaquer ὀρθὰς δ' ἐν λοφιῇ φρίσσει τρίχας ἀμφί τε δειρήν· « il hérisse ses poils droits sur sa hure et autour de son cou » (*Bouclier* 391).

L'autre occurrence s'applique à la station debout, déconseillée pour la miction dans les diverses recommandations du poème μηδ' ἄντ' ἡελίου τετραμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν « n'urine pas debout tourné vers le soleil » (*Les Travaux et les Jours* 727)⁹. Dans la *Théogonie*, les seules occurrences de l'adjectif sont celles d'un nom propre, celui du chien de Géryon (à l'accusatif en 293 et 309, au datif en 327, toujours en début de vers)¹⁰.

Nous n'incluons pas dans notre corpus le composé ὀρθογότη qui s'appliquerait à l'hirondelle au vers 568, car même si c'est la leçon donnée par la plupart des manuscrits, elle est inacceptable : on le traduit en général par « au gémissement aigu », mais aucun composé en ὀρθο-, même postérieur, n'a jamais le sens de « aigu » (réservé au dérivé ὀρθιος, mais un composé *ὀρθιογότη est métriquement impossible) ; les composés ont toujours le sens de « droit, dressé » et ὀρθογότη n'aurait aucun sens (« au cri droit » ?). La seule leçon possible est un composé fait sur un autre

8 Cf. l'explication, avec le radical *ker- exprimant un mouvement, qu'en donne F. Bader, *ibid*, mais qui ne s'applique pas dans les plus anciens textes.

9 La recommandation de ne pas uriner face au soleil est présente chez Pythagore (Diogène Laërce, 8, 17), mais il n'y a pas mention d'une position debout.

10 Certains commentateurs posent pour les occurrences à l'accusatif une forme ὀρθρόν, ce qui montre bien la confusion fréquente entre les deux adjectifs, comme pour ὀρθρογότη. Cf. Apollodore 2, 5, 10, et Quintus de Smyrne 6, 253.

dérivé, ὀρθρογόη, « qui crie tôt », ce qui est cohérent avec le contexte (elle annonce le printemps)¹¹.

L'examen des emplois hésiodiques et homériques montre un adjectif bien attesté, mais finalement peu fréquent, appliqué préférentiellement aux êtres humains, sauf pour l'emploi « pileux » qui est peut-être chez Hésiode une imitation homérique (il disparaît en tout cas dans la littérature postérieure). Les emplois sont toujours concrets, au sens propre, et aucune utilisation métaphorique n'apparaît encore.

C) Pindare et les lyriques

Principalement par commodité, nous entendons par « lyriques » le corpus défini par les Anciens¹², ce qui n'empêchera pas de mentionner les formes présentes chez d'autres poètes archaïques. L'étude sera centrée sur Pindare parce que c'est le seul auteur où l'adjectif et ses dérivés et composés soient suffisamment attestés pour dégager des emplois particuliers, les autres auteurs ne pouvant guère qu'affiner notre démonstration, car les occurrences restent rares, et une attention particulière sera portée à Bacchylide et Théognis, pour l'importance de leur corpus et pour leur proximité de thèmes et d'idéologie avec Pindare¹³.

1. Pindare

L'adjectif est abondamment attesté (surtout au féminin), le verbe, comme chez Homère et Hésiode, ne présente que le thème temporel de l'aoriste. Le corpus pindarique présente en revanche cinq nouveaux composés : ὀρθόπολιν (*Ol.* II 7) n'est attesté qu'ici et dans les scholies,

11 Cf. la mise au point de E. Livrea, « La Rondine in Esiodo, Erga 568 », *Rivista di Filologia* 95, 1967, p. 39-41.

12 À savoir : Alcée, Alcman, Anacréon, Bacchylide, Ibycos, Sappho, Simonide, Stésichore ; auxquels nous ajoutons Archiloque et Théognis. Nous ne prendrons pas en compte pour le moment les recueils de morceaux lyriques tels que les *Carmina Convivialia* ou *Popularia*, car l'incertitude sur leur datation est trop gênante dans une étude qui se veut diachronique.

13 Cf. P. Hummel, *L'épithète pindarique*, Berne, 1999, p. 439-43.

ainsi que comme nom de cités (cf. Strabon VIIa 1, 36, 16) ou de personne (Pausanias *Description de la Grèce* II, 5, 8 à l'accusatif Ὀρθόπολιν et datif Ὀρθοπόλιδι) et comme entrée d'index (*Anonymi Lexeis Rhethoricae* 114, 1 : ὁ ἀνορθῶν τὴν πόλιν) ; seuls des auteurs tardifs, Libanios et Himérios le sophiste, l'emploient après Pindare, et toujours en référence à ce dernier¹⁴. Le composé semble un possessif dont le sens serait «dont la cité est dressée, debout», mais les définitions (cf. *supra*) posent un sens progressif («celui qui redresse la cité») : nous examinerons plus précisément dans l'étude des emplois ce qu'il faut en penser. Ὀρθωτῆρ (*Pyth.* I 56) «qui redresse», ce nom d'agent à la formation claire aurait pu passer dans la langage courant, mais c'est un hapax, attesté uniquement chez Pindare et dans les scholies; ὀρθοβούλοισι (*Pyth.* VIII 75) et ὀρθόβουλον (*Pyth.* IV 262), littéralement «dont la volonté est dressée», composé possessif attesté également chez Eschyle¹⁵ et chez Lysias comme anthroponyme¹⁶. Adamantios emploie un nom abstrait dérivé ὀρθοβουλία¹⁷ qui n'est pas autrement attesté ; ; ὀρθοδίκαν (*Pyth.* XI 91) «dont la justice est dressée», le composé chez Pindare est clairement un possessif, puisqu'il est employé comme épithète de ὀμφαλός ; sur le thème de δίκη ont été bâtis de nombreux composés, dont une majorité à finale thématique (type ἄδικος 55) et un moindre nombre sur un thème en alpha (20) ; la forme pindarique est un hapax, le composé étant par ailleurs attesté sous la forme thématique plus attendue¹⁸. À noter chez Eschyle la forme

14 Libanios τὴν μὲν γὰρ πόλιν καὶ δημοσίᾳ κείρασθαι νομίζω πενθοῦσαν ὀρθόπολιν, εἶπεν ἄν Πίνδαρος. (Lettre 288, 1, 4) et Himérios σὲ μὲν καὶ ὀρθόπολιν ὀνομάζειν οὐδ' ἄν αὐτὸς ἡμῖν νεμεσήσειε Πίνδαρος. (Discours 38, 75).

15 *Prométhée enchaîné* 18 τῆς ὀρθοβούλου θέμιδος αἰμπυμῆτα παῖ «*filis au penser hardi de la sage Thémis*» (traduction Budé). Les scholies glosent «τῆς Δικαιοσύνης τῆς ὀρθὰ καὶ δίκαια βουλευομένης», «τῆς ὀρθὰ βουλευομένης». La primeur du composé semble revenir au poète lyrique, puisque, même si la date du *Prométhée* n'est pas exactement établie, la pièce est sans doute contemporaine de l'Orestie, ce qui la situerait vers 458 (*Agamamnon*) alors que la *Pythique* IV fut composée pour la victoire à la course de char d'Arcésilas en 462 (la *Pythique* VIII où le composé est également attesté est en revanche plus tardive). Les deux emplois sont en tout cas fort proches dans le temps : Eschyle aurait-il imité son illustre contemporain ?

16 *Pour Mantitheos*, 13, 3, 7 et 10.

17 *Physiognomica* I, 1, 22 et 11, 44, associé à μεγαλόνοια, ἀνδρεία, εὐθυλογία.

18 Bacchylide ὀρθοδίκου (XI, 9 et XIV, 23), Grégoire de Nazianze Ὀρθοδίκου (*Carmina moralia*

ὀρθοδίκαιον (*Euménides* 944) avec l'adjectif pour second terme, que nous examinerons plus tard. ; ὀρθόμαντιν (*Ném.* I 61), composé adjectival utilisé uniquement par Pindare¹⁹ comme épithète de Tirésias ; le nom abstrait dérivé ὀρθομαντεία est attesté chez Eschyle et dans l'*Histoire d'Alexandre le Grand*²⁰. Les composés en -μαντις sont nombreux, souvent des composés déterminatifs (ψευδόμαντις κακόμαντις), mais ils peuvent être plus rarement possessifs (μουσόμαντις « au chant prophétique » à propos d'un oiseau chez Aristophane).

Cette recension²¹ montre la tendance de Pindare à créer sur le thème d'ὀρθός des composés qui lui sont propres : ne sont attestées des formes apparentées que chez Eschyle (et selon toute probabilité ce dernier s'inspire de Pindare et ne le précède pas), ou chez des auteurs très tardifs.

2. Chez les autres lyriques

Le verbe est attesté au présent (ὀρθοῦσιν Archiloque 130, 2), la principale nouveauté étant cependant l'apparition de l'adverbe ὀρθῶς (Bacchylide I, 182 et V, 6). Ce double emploi est d'autant plus remarquable que le mot est par ailleurs plutôt rare chez cet auteur (une occurrence de l'adjectif, une du verbe, deux d'un composé) et qu'il est le premier à utiliser un adverbe qui deviendra courant. Un seul composé présent chez Pindare est également réemployé, ὀρθοδίκας/ος (cf. *supra*) ; Archiloque emploie le composé adverbe ὀρθοστάδην (327, 3) formé avec le radical -στα- et

594, 4) et ὀρθοδίκαιο (*Carmina de se ipso* 1244, 8).

19 Discuté par Sophronius le grammairien qui le donne comme exemple des variations de déclinaison de μάντις ὀρθομάντιδος.

20 *Agamemnon* 1215 : la primeur de Pindare est ici évidente, puisque la date la plus récente admise pour l'ode est 470, alors que la pièce d'Eschyle date de 458. *Histoire d'Alexandre le Grand, Recension poétique*, 61.

21 Nous ne retenons pas dans les occurrences l'appellatif Ὀρθωσίας (épithète d'Artémis au génitif singulier, *Ol.* III 30), suivant F. Bader (*art. cit.* p. 264) qui considère que ce dérivé ne relève pas de la famille de ὀρθός.

le suffixe -δην, utilisé pour former des adverbes de manière notamment sur des radicaux verbaux, très employé par la suite²².

La comparaison entre les emplois de Pindare et ceux des autres lyriques accentue encore le caractère particulier du premier, notamment pour la création des composés, mais aussi par l'absence chez lui des formes qui deviendront usuelles dans la littérature postérieure.

Dans son étude sur *Le vrai et le faux dans la pensée homérique*²³, J.-P. Levet note que ὀρθός n'a jamais chez Homère le sens de « vrai, juste » qu'il prend dans la littérature postérieure et notamment la prose classique ; comme nous l'avons vu, l'adjectif et ses composés dans la littérature épique n'ont que le sens propre de « droit, dressé ». Si l'on examine les traductions généralement proposées pour Pindare, dès que le sens du mot n'est pas à l'évidence son sens concret, on le traduit immédiatement par « vrai, juste », sans se demander si une évolution sémantique aussi considérable est déjà vraiment accomplie, ni comment elle s'est accomplie. Il paraît donc justifié de se pencher avec soin sur les occurrences notamment pindariques pour voir si cette entrée du mot dans le champ lexical du juste, du vrai et du correct est déjà vraiment effective et normale, ou si elle n'en est qu'à ses débuts, ou si Pindare n'utilise pas le terme pour développer ses propres valeurs. Ainsi verrons-nous d'abord les emplois de type homérique et les débuts de la métaphorisation avant d'examiner le contexte des emplois nouveaux.

3. Les emplois concrets ; le début de la métaphorisation

L'emploi dominant chez Homère, à savoir l'adjectif appliqué à l'homme dans son entier, pour désigner une position debout, ou du moins partiellement dressée, n'existe plus ni chez Pindare, ni chez les lyriques. Il s'applique à des parties du corps, mais comme nous le verrons, ces emplois sont loin d'être simples.

²² En poésie (Eschyle, Euripide, Aristophane, Apollonios de Rhodes), prose (Lucien, Cassius Dion) et dans le vocabulaire médical (Arétée, Gallien, Hippocrate).

²³ Paris, 1976.

La valeur concrète s'applique cependant à des objets : les colonnes sont deux fois ainsi qualifiées σὺν ὀρθαῖς κίονεσσιν | δεσποσύναισιν « avec des colonnes maîtresses dressées » (*Pyth.* IV 267) et pour la description de la fixation de l'île de Délos τέσσαρες ὀρθαί (...) κίονες (frag. 33d5). Ces deux emplois montrent bien le sens de l'adjectif, exprimant à chaque fois comme un jaillissement, et l'auteur en joue, puisque la première occurrence entre en résonance avec un composé ὀρθόβουλον quelques vers plus haut (262), et que, dans la seconde, l'épithète et son substantif sont séparés, encadrant en fait toute la description de la naissance de l'île, selon une structure disjonctive chère à Pindare, qui permet de d'abord faire voir le mouvement avant de donner ce à quoi il s'applique.

À la limite entre cet emploi et les emplois abstraits abordés plus loin, il y a l'évocation de la cité de Salamine, à l'occasion de la glorification d'Égine, puisque ce sont les Éginètes qui la sauvèrent πόλις Αἴαντος ὀρθωθεῖσα ναύταις (*Isthm.* V 60). On peut s'interroger ici sur le sens à donner au verbe (dont c'est d'ailleurs la seule attestation au passif) : peut-on traduite par « redressée » ? N'est-ce pas plutôt la seule idée de « maintenue droite » ?

Seul Archiloque, chez les autres lyriques, emploie l'adjectif avec un substantif non abstrait, et cet emploi est d'interprétation difficile : il décrit ainsi le promontoire des Gyres ἀμφὶ δ' ἄκρα Γυργέων ὀρθὸν ἴσταται νέφος, | σῆμα χειμῶνος « autour du sommet des Gyres se tient un nuage dressé, signe de tempête » (frag. 105, 2). Quel sens donner ici à l'adjectif ? Signifie-t-il que le nuage est de forme verticale, ou plus probablement, qu'il se tient dressé au-dessus des pierres, comme un soldat debout montant la garde, ce qui serait alors une métaphore proche des emplois homériques ?²⁴

Enfin Simonide décrit l'effet du chant orphique sur les animaux : les oiseaux volent au-dessus de sa tête et ἀνὰ δ' ἰχθύες ὀρθοί | κυανέου ἔξ

24 D'autant que Héraclitus cite ce passage (*Alleg. Hom.* 5. 2) comme une métaphore de la guerre Ἀρχίλοχος (...) τὸν πόλεμον εἰκάζει θαλαττίῳ κλύδωνι.

ὑδατος ἄλ- | λοντο « *les poissons s'élancent dressés hors de la mer sombre* » (frag. 62. 1, 3). Le sens est celui d'une position debout ou presque, et semblable aux emplois homériques.

Pour les parties du corps, un des emplois est clair, lorsque Héraclès redresse la tête pour affronter les serpents qui se sont glissés dans son berceau ὁ δ' ὄρ-|θὸν μὲν ἄντεινεν κάρα, πειρᾶτο δὲ πρῶτον μάχας « *il opposa sa tête dressée, et engagea le premier le combat* » (*Ném.* I 43) ; l'image traditionnelle étant celle d'un enfant debout dans son berceau, on peut se demander pourquoi Pindare ne réemploie pas tout simplement le syntagme homérique, s'appliquant au personnage en entier : le poète veut sans doute ici rapprocher l'attitude du héros de celle des serpents, qui eux ne lèvent que la tête. On peut ranger dans la même catégorie la description des activités d'Asclépios, qui corrige les infirmités corporelles τοὺς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὄρθούς· « *il les rendait droits par des incisions* » (*Pyth.* III 53)²⁵ ; l'emploi du verbe ἴστημι rappelle les tournures homériques, sinon que l'adjectif est ici attribut du COD, comme un clin d'œil à une tradition épique dont Pindare se détache.

Les autres emplois pour les parties du corps sont plus difficiles : l'adjectif s'applique à la main, lorsque la muse écarte de Pindare le reproche d'ingratitude que l'on pourrait lui faire, puisqu'il n'a pas encore composé un chant promis : ἀλλὰ σὺ καὶ θυγάτηρ | Ἀλάθεια Διός, ὄρθᾱ χερί | ἐρύκετον ψευδέων | ἐνιπὰν ἀλιτόξενον « *toi et Vérité fille de Zeus, la main levée, écarte de moi le reproche d'avoir lésé un ami* » (*Ol.* X 3-6). Sans doute forcé par le contexte de vérité et de mensonge, l'on a généralement glosé cette main dressée comme celle qui jure et atteste²⁶ : de fait, la muse est bien ici dans la position du serment, mais ce serait forcer le

25 L'adjectif est également attesté au vers 80 de cette ode (cf. *infra*) dont on a discuté l'unité. La médecine y a en tout cas une place importante (mythe d'Apollon et de Coronis) et G. Arrighetti (« I miti di Coronide e Asclepio nella *Pitica* III di Pindaro », *Studi in onore di Edda Bresciani*, Pise) considère que l'unité de l'ode est l'ambition de Pindare d'être médecin, guérisseur littéraire, ce qui s'accorde avec la place qu'il accorde à l'adjectif dans la définition de son travail poétique (cf. *infra*). Analyse semblable par D. C. Young (*Three Odes of Pindar*, Leiden, 1968) qui y ajoute la métaphore architecturale du vers 112.

26 Cf. B. A. Gildersleeve, « rectifying », *Pindar : The Olympian and Pythian Odes*, New York 1890, réimp. Amsterdam, 1965.

texte que de traduire "par une main qui atteste de la vérité" ; la main est simplement dressée, *vers le ciel*, pour prendre les olympiens à témoin de la sincérité du poète. Nous ne sommes pas encore dans le champ lexical du vrai et du faux.

Plus curieux, l'application à un autre membre, à savoir le pied : Athéna rejoint le ciel après avoir donné le mors qui domptera Pégase ἀνά δ' ἔπαλτ' ὀρθῶ ποδί (*Ol.* XIII 72) ; la traduction littérale est ici impossible, et il faut supposer une double figure, prolepse et hypallage : l'adjectif ne s'applique pas vraiment au pied, mais à la déesse, et il a un sens résultatif, la déesse se dressant grâce au mouvement de son pied. La complexité de la syntaxe n'est pas inhabituelle chez Pindare, et le plus intéressant de cette occurrence est sans doute le début d'évolution sémantique dont il témoigne, sans doute propre au poète, à savoir que l'adjectif ne signifie plus seulement le fait d'être droit, mais le fait d'aller vers le haut, et notamment, ici vers le monde divin. Cette valeur est peut-être déjà perceptible pour l'occurrence des colonnes qui mettent au monde, en la fixant, l'île sacrée de Lété, au moment de son accouchement.

Une occurrence proche fait partie de l'évocation des différents moments glorieux de Thèbes, et notamment de la fondation de la colonie lacédémonienne ἢ Δωρίδ' ἀποικίαν οὐνεκεν ὀρθῶ | ἔστασας ἐπὶ σφυρῶ | Λακεδαιμονίων « *ou lorsque tu installas sur son/ton talon droit une colonie dorienne de Lacédémoniens* » (*Isthm.* VII 12) : l'on considère avoir ici en général une figure d'hypallage comparable à celle de la douzième *Olympique*²⁷ (« droite grâce à son talon ») sauf que l'image est beaucoup moins claire, car si l'on peut concevoir que le pied permette une impulsion, c'est moins concevable pour le talon, d'autant que la colonie en question ne s'envole pas, contrairement à Athéna. Même si l'on ne voit dans le talon qu'une variation sur le pied, l'idée de mouvement n'est pas aussi

27 Cf. J. B. Bury, *The Isthmian Odes of Pindar*, Londres, 1892, réimp. Amsterdam 1965. Callimaque utilise une tournure semblable, mais dans un contexte complètement différent, à propos des femmes qui mettent au monde des enfants mal formés τίκτουσιν τῶν οὐδὲν ἐπὶ σφυρὸν ὀρθὸν ἀνέστη (*Hymne à Artémis* 128). Si c'est un emploi « médical » plus concret, il n'est pas vraiment plus clair pour autant (pourquoi le talon ? Est-il considéré comme la base qui permet une bonne tenue de l'ensemble du corps ?), mais l'on peut supposer dans ce cas un réemploi, avec réinterprétation, de l'occurrence pindarique.

nette que dans l'occurrence précédente ; l'on peut considérer que nous avons ici une tournure proche de celles de l'épopée, l'idée de se tenir droit, Pindare y ajoutant comme le dessin d'un élan vers le haut, comme un humain qui se « déplierait » vers le ciel, métaphore exprimant sans doute la croissance glorieuse de la colonie.

L'examen de ces emplois fait déjà apparaître l'indépendance de Pindare par rapport à la poésie épique, et l'emploi particulier qu'il fait souvent de l'adjectif. Le peu d'attestations de la poésie lyrique ne permet évidemment pas d'être affirmatif, mais les valeurs y semblent tout de même plus proches d'Homère ou Hésiode, et donc plus conformes au sens « normal » de l'adjectif.

Pour revenir brièvement aux occurrences concernant des choses²⁸, plusieurs s'appliquent à des substantifs signifiant un chemin ou une route²⁹, et l'on traduit en général ces passages par l'idée d'une route ou d'un chemin droit, en opposé à une route tortueuse, sans s'arrêter au fait que l'adjectif a fondamentalement un sens vertical, et que l'idée d'une rectitude horizontale est portée par l'adjectif εὐθύς³⁰. La supposition d'une évolution sémantique si considérable qu'elle modifierait radicalement le sens fondamental de l'adjectif, en en faisant un quasi-synonyme d'un autre, semble difficilement acceptable ; il nous semble préférable de poser que ces chemins « montent », non dans un sens concret, mais dans un sens métaphorique, dans un lien avec la divinité que nous allons maintenant examiner.

28 Une autre occurrence s'applique aux sillons, lorsque Jason laboure avec les bœufs magiques ὄρ-|θὰς δ' αὐλακας ἐντανύσαις | ἤλαυν', ἀναβωλακίας δ' ὀρόγυιαν σχίζε νῶτον | γᾶς (*Pyth.* IV 227-9). L'on traduit en général par « sillons droits », en donnant du coup au participe le sens difficilement admissible de « prolonger », et ce passage n'a pas été sans provoquer l'embarras des commentateurs (cf. Gildersleeve, *op. cit.* qui évoque une syntaxe incertaine, ou B. K. Brasswell, qui évoque un emploi synonyme de ἴθεια, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, Berlin-New York, 1998). Mais l'on peut noter que la suite du passage insiste sur l'idée de profondeur (« *fendant la terre à la profondeur d'une orgye* »), et garder pour l'adjectif son sème de verticalité, en supposant simplement que Pindare en inverse la direction, avec un sens proleptique « *il le poussa, tendant fortement ses sillons pour les rendre profonds* ». Cette interprétation a l'avantage de ne forcer ni le sens de l'adjectif ni le sens du participe.

29 *Ol.* VII 46 ὀρθᾶν ὁδόν *Pyth.* XI 39 ὀρθᾶν κέλευθον, ainsi que Théognis 945.

30 Bien attesté chez Pindare, voir notamment pour le sens de « droit » les emplois du verbe dérivé εὐθύνω et du verbe composé εὐθυπορῶ.

4. Les dieux

L'ὄρθός semble bien être, dans le système de valeur propre à Pindare, non proprement un attribut de la divinité, qui n'est que rarement qualifiée ainsi, mais surtout le lien entre eux et les hommes : c'est en effet par son intermédiaire que les hommes s'élèvent vers les dieux, c'est ainsi que les dieux rapprochent d'eux les mortels méritants, et c'est aussi ce que deviennent les êtres ou les choses qui ont obtenu une proximité immédiate avec le monde divin.

Un de ces emplois rappelle le sens « médical » vu dans le chapitre précédent, lorsque Pindare souhaite pour Hiéron malade la protection d'un dieu οὕτω δ' Ἰέρωνι θεὸς ὀρθωτῆρ πέλοι | τὸν προσέρχοντα χρόνον « *que la divinité qui redresse porte ainsi Hiéron dans le temps qui vient* » (*Pyth.* I 56-7) ; le dieu en question est probablement Asclépios et l'occurrence marque bien le fait que l'ὄρθός est une propriété de la divinité.

L'emploi est particulièrement net pour les lieux : ainsi le respect d'Aristagoras et de ses compagnons pour Héra leur permet-il de garder « droite » sa cité εὖ μὲν Ἀρισταγόραν δέξαι τεὸν ἐς θάλαμον, | εὖ δ' ἑταίρους ἀγλαῶ σκάπτω πέλας | ὃ σε γεραίροντες ὀρθὰν φυλάσσοισιν Τένεδον, | πολλὰ μὲν λοβαῖσιν ἀγαζόμενοι πρόταν θεῶν, | πολλὰ δὲ κνίσα. « *reçois bien dans ta maison Aristagoras, et bien ses compagnons près de ton sceptre brillant, eux qui en t'honorant gardent dressée Ténédos, te rendant souvent culte à toi la première des déesses par les libations et la graisse des sacrifices* » (*Ném.* XI 3-7). La proximité de l'ὄρθός et du culte de la divinité est étroitement marqué : verbe « honorer » qui précède juste la garde de la ville³¹, vers précédents qui implorent la déesse de recevoir chez elle les mortels, vers suivants qui décrivent les différents rituels du culte.

31 L'adjectif a ici à l'évidence, comme souvent chez Pindare, un sens résultatif : Ténédos reste dressée, c'est-à-dire en bon état et proche de la divinité, grâce au culte rendu par ses responsables à cette divinité.

De la même façon, Zeus fait don à Perséphone de la Sicile en lui assurant prospérité et élévation Ζεὺς ἔδωκεν Φερσεφόνα, κατένευσέν τε οἱ χαίταις, (...) | Σικελίαν πείριαν ὀρθώ-|σειν κορυφαῖς πολίων ἀφνεαῖς « Zeus la donna à Perséphone et lui promet d'un signe de sa chevelure (...) qu'il élèverait la grasse Sicile par les sommets opulents des cités » (Ném. I 14-6). C'est bien le dieu lui-même qui décide de rendre l'île ὀρθός, par sa richesse notamment, et la traduction que nous proposons rend le sens qu'adoptent désormais aussi bien l'adjectif que le verbe dérivé : une élévation morale et sociale à la fois vers les dieux, qui, dans la cas de la Sicile, est un mime métaphorique de l'élévation concrète des tours des cités vers le ciel.

Ce va-et-vient entre les dieux et les hommes se manifestent par deux voies : la justice et la connaissance, inséparables l'une de l'autre, puisque c'est la connaissance des desseins et volontés des dieux qui permet aux hommes d'exercer une véritable justice : une incarnation forte de la justice divine est bien sûr Rhadamanthe, le juge des Enfers, qui règle le sort des bienheureux βουλαῖς ἐν ὀρθαῖσι (Ol.II 75)³². L'idée d'une volonté ou délibération (dans un sens politique et judiciaire) « droite, élevée, suprême » est évidemment un concept en accord avec les valeurs de Pindare, d'où l'emploi du composé pour la pensée, lorsque les descendants de Battos, pour gouverner Cyrène ὀρθοβούλον μῆτιν ἐφευρομένοις « créant une sagesse conforme à la volonté suprême » (Pyth. IV 262) : cette traduction un peu osée rend compte de la composante divine inhérente, à notre avis, à l'adjectif, exprimant l'idée d'une inspiration divine, ou en tout cas cherchant à l'être³³.

L'autre emploi du composé est comparable : celui qui obtient le succès sans trop se fatiguer semble sage, βίον κορυσσεμένον ὀρθοβούλοισι μαχαναῖς « pour armer sa vie par des pratiques

32 Justice qui est, bien entendu, une émanation de celle de Zeus, puisque le poète insiste, dans les vers suivants, sur sa position privilégiée de parèdre de Zeus ὃν πατήρ ἔχει μέγας ἐπιμον αὐτῷ πάρεδρον (vers 76) et sur sa puissance ὑπέρτατον ἐχοίσας θρόνον (vers 277).

33 L'importance de l'adjectif est grande dans cette ode (pas moins de 5 occurrences) : nous y reviendrons dans notre dernière partie, puisque la dernière attestation, sans doute la plus importante, concerne la poésie.

conformes à la volonté suprême » (*Pyth.* VIII 75)³⁴ car Pindare explique ensuite que cela ne dépend pas des hommes, mais seulement de la divinité. Il y a de plus, dans cette occurrence, sans doute un jeu du poète sur l'étymologie du verbe, qui contient l'idée de hauteur, et que l'on retrouve dans un autre emploi renvoyant à l'idée d'une connaissance de la volonté divine, lorsque le poète conseille la patience à Hiéron malade εἰ δὲ λόγων κορυφάν, Ἰέρων, | ὀρθάν ἐπίστα, μανθάνων οἴσθα « *si tu atteins le sommet élevé des connaissances, Hiéron, tu sais pour l'avoir appris* » (*Pyth.* III 80), la suite détaillant cette connaissance (les immortels donnent deux maux pour un bien). Le nom κορυφα est de la même famille que κορύσσω³⁵. Il s'agit toujours, en fonction de la connaissance que l'on a de la volonté des dieux, d'agir d'une façon conforme à leur volonté, d'une façon correcte : on peut penser que c'est là que l'adjectif et sa famille commencent à prendre le chemin du champ lexical du vrai et du correct³⁶.

Cette qualité de justice divine, ou du moins de conformité à cette justice s'exprime aussi par le composé ὀρθοδικας qui s'applique chez Pindare à l'oracle pythique qu'il appelle à célébrer ὄφρα θέμιν ἱερὰν Πυθῶνά τε καὶ ὀρθοδικαν | γὰς ὀμφαλὸν κελαθήσεται « *pour célébrer la thémis sacrée, Pythô et le nombril du monde, à la droite justice* » (*Pyth.* XI 8-9)³⁷ ; surtout cette occurrence éclaire la signification à donner à l'adjectif, employé dans la suite de l'ode, lorsque Oreste, après le meurtre de sa mère, se lamente κατ' ἀμευσίπορον τρίοδον ἐδινάθην | ὀρθάν κέλευθον ἰών τὸ πρίν « *je me suis égaré dans un carrefour où les routes s'entrecroisent, alors que je suivais auparavant une route*

34 Ce composé semble motivé par une association « naturelle » pour Pindare entre l'adjectif et la βουλή puisque le syntagme nom plus adjectif se trouve par ailleurs ὀρθαί τε β[ουλ]αι frag. 128Da, 16 et *Oi.* II 75.

35 De ἡ κόρυς, -υθος, le casque, la tête, en tout cas, si l'on prend le corps humain comme métaphore du monde physique, le haut, le sommet.

36 T. K. Hubbard (*The Pindaric Mind ; A Study of Logical Structure in Early Greek Poetry*, Leiden, 1985) commente en particulier à propos de ce passage que l'adjectif, avec son sème vertical, signifierait « honnête » par rapport à εὐθύς qui signifierait plutôt « franc, clair » dans leur acception métaphorique. C'est encore aller un peu vite : l'évolution sémantique est sans doute encore en chemin, et Pindare aime visiblement utiliser l'adjectif dans un sens métaphorique qui lui est propre, plus ample et riche que la métaphore du vrai et du correct qui est en train de s'imposer.

37 Voir sur ce composé les emplois de Bacchylide, iv).

droite » (*Pyth.* XI 38-9). L'adjectif est ici pleinement métaphorisé, il ne signifie pas « droit » en opposition à « tortueux », ni « correct » en opposition à « erroné », comme on le traduit en général, mais exprime le fait qu'Oreste suivait la route indiquée par Apollon, suivait la volonté divine³⁸. L'adjectif rentre d'ailleurs particulièrement dans le champ lexical de la divination et de la justice, deux fonctions importantes d'Apollon³⁹. C'est également ainsi que l'on peut analyser le composé ὀρθόμαντις appliqué à Tirésias lorsqu'il est consulté par le père d'Héraclès Διὸς ὑψίστου προφάταν ἔξοχον | ὀρθόμαντιν Τειρεισίαν « *le prophète exceptionnel de Zeus très-haut, Tirésias aux prédictions élevées* » (*Ném.* I 60-1) : même si le dieu est ici Zeus et non Apollon⁴⁰, l'insistance sur la hauteur (ὑψίστου, ἔξοχον), qui encadre le nom προφάταν, conditionne l'emploi de l'adjectif pour la formation du composé, filant la métaphore de la hauteur divine⁴¹.

Cette image d'un mouvement vers le haut pour exprimer plus particulièrement la justice divine vient peut-être tout simplement de l'image des plateaux de la balance, qui montent et descendent : ainsi en évoquant Thémis, figure par excellence de la justice divine, Pindare insiste sur la difficulté d'un bon jugement ὅ τι γὰρ πολὺ καὶ πολλᾶ ῥέπη, | ὀρθᾶ

38 S'y ajoute aussi une métaphore maritime (vers 39-40 ἦ μέ τις ἄνεμος ἔξω πλόν | ἔβαλεν), comparable à celle qui applique l'adjectif βαθύς (qui signifie la même chose qu'ὀρθός, dans le sens contraire) au même substantif en *Ném.* IV 36. On peut se demander si les deux expressions ne décrivent pas le mouvement vertical du bateau, tantôt dans le creux, tantôt sur la crête d'une vague. Peut-être est-ce la même association dans le fragment 1a5 ἐν ὀρθῷ δρόμῳ βαθί si l'on suppose que le dernier mot est bien l'adjectif βαθύς, puisque le vers précédent comporte le mot κύματος.

39 Les *Pythiques* sont les odes où l'adjectif et sa famille sont les plus attestés (15 occurrences, contre 12 dans les *Olympiques*, 5 dans les *Néméennes* et 5 dans les *Isthmiques*).

40 Du fait que c'est une ode néméenne, que l'on célèbre Hercule et donc son père plutôt que le dieu de la divination.

41 Dans l'*Agamemnon*, le nom abstrait dérivé est utilisé par Cassandre lors de la seconde prédiction pour décrire la transe prophétique, et comporte également des indications spatiales ὑπ' αὐτῷ με δεινός ὀρθομαντείας πόνος | στροβεῖ, l'adverbe ὑπό exprimant ici le mouvement qui saisit Cassandre et la porte vers le haut, caractéristique de la présence divine : il s'agit donc d'une divination « qui s'élève » et par conséquent sans doute, dans l'idée de l'auteur « véridique » puisque le dieu est vraiment là, mais il n'y a pas que l'idée de vérité, car celle-ci est beaucoup plus clairement exprimée dans la suite (ἀληθόμαντιν vers 1241, conclusion du discours établissant comme vraie la prophétie, vérité annoncée par la présence divine qu'indique ὀρθομαντείας). Voir M. Casevitz, « Les devins des Tragiques », *Cahiers du GITA* 4, 1988, Montpellier, p. 115-129.

διακρίναι φρενὶ μὴ παρὰ καιρὸν | δυσπαλές· « *ce qui penche souvent d'un côté et d'un autre, il est difficile de la distinguer d'un esprit droit* » (Ol. VIII 23-4). L'on voit bien ici que ce qui s'associe à l'ὄρθός, c'est l'idée d'une direction, d'un mouvement vertical.

L'idée d'un élan vers le haut, contenu dans l'adjectif, est donc employée par le poète d'une façon métaphorique, pour décrire la tension vers la divinité, et surtout l'incitation de cette divinité en direction des humains pour qu'ils la suivent ou essaient de la rejoindre. Oublier ce sème fondamental de l'adjectif, pour se limiter à une interprétation de droiture ou de correction, c'est laisser de côté une considérable richesse de connotations, qui donnent à la poésie de Pindare son caractère. Cette élévation, voulue ou réalisée, est visiblement réservée à la relation entre les hommes et les dieux et n'est que rarement un apanage humain, sauf dans le contexte étroit de la direction politique et surtout de la lignée familiale.

5. L'ὄρθός humain

L'on pourrait s'attendre à ce que l'adjectif, avec l'idée d'élévation qui est la sienne, soit employé pour la célébration des victoires athlétiques, sujet du poète et forme privilégiée pour lui de la supériorité dans le monde des mortels : curieusement, il n'en est rien, et les emplois de l'adjectif dans un cadre humain se limitent à deux domaines, ceux de la direction politique et de l'héritage, ces deux emplois pouvant être analysés comme des conséquences de l'emploi préférentiel pour la justice divine, le bon gouvernant étant celui qui sera le plus en conformité avec cette justice.

Héritage de sagesse et bon gouvernement, ces deux aspects sont particulièrement nets dans une occurrence de la II^e *Olympique*, lorsque le poète célèbre Théron en tant que protecteur de sa cité et rejeton d'une lignée illustre ἔρεισμ' Ἀκράγαντος | εὐωνύμων τε πατέρων ἄωτον ὄρθόπολιν· « *rempart d'Agrigente et élite⁴² qui élève la cité d'illustres ancêtres* » (Ol. II 6-7), la suite célébrant justement les mérites et les hauts

42 Sur ce mot, voir B. Jacquinod, « Étude de vocabulaire grec : ἀὔξω et ἄωτος », *Revue des études anciennes* 90, Bordeaux, 1988.

faits de ces ancêtres. Mais les autres occurrences insistent surtout sur le fait que l'ὀρθός est le résultat d'une longue lignée de sagesse : ainsi pour Diagoras ἐπεὶ ὕβριος ἐχθρὰν ὁδὸν | εὐθυπορεῖ, σάφα δαεὶς ἅ τε πατέρων | ὀρθαὶ φρένες ἐξ ἀγαθῶν | ἔχρεον « *puisqu'il conduit droit une route ennemie de la violence, partageant la sagesse qu'il tient des âmes élevées de ses ancêtres* » (Ol. VII 89-91). L'on ne peut ici que remarquer la juxtaposition des deux radicaux ὀρθο- et εὐθυ- : y a-t-il jeux de la part du poète, pour exprimer une rectitude « dans tous les sens » ? Les deux semblent liés, εὐθυ- exprimant la qualité sur un plan humain, résultat d'une qualité dans son rapport avec le divin, exprimé par ὀρθο-, et plus exactement c'est la qualité d'ὀρθός de son esprit qui permet à Diagoras de suivre une route « droite, élevée »⁴³.

Le rapport entre la sagesse et l'ὀρθός, très net dans cette occurrence, semble être une caractéristique de son incarnation humaine, puisque le poète fait ailleurs allusion à l'idée d'une connaissance « élevée » : lorsqu'il s'adresse à Thrasybule pour célébrer sa victoire en rappelant celle que remporta son père σύ τοι σχεθῶν νιν ἐπὶ δεξιὰ χειρός, ὀρθαν | ἄγεις ἐφημοσύναν « *le gardant à ta droite, tu suis une prescription élevée* » (Pyth. VI 19-20). Le complément du participe est le père de Thrasybule, et la notion d'héritage présente dans les précédentes occurrences est à l'œuvre également ici ; surtout la « prescription » en question est, comme on le précise dans la suite, ce que recommanda son précepteur à Achille, à savoir honorer les dieux et aussi ses parents. Présence divine et notion d'héritage se mêlent donc dans la caractérisation de l'ὀρθός.

Une autre occurrence « humaine » rappelle celle de la septième *Olympique*, avec également l'idée d'un esprit élevé, cette fois avec le mot νόος, lorsque le poète exprime sa confiance en l'hospitalité du dédicataire de l'ode, Thorax πειρῶντι δὲ καὶ χρυσὸς ἐν βασάνῳ πρόπει | καὶ νόος ὀρθός. « *il convient d'éprouver sur la pierre de touche et l'or et un*

43 Ce passage est sans doute un rappel des vers 45 à 47, lorsque le nuage de l'oubli dérobe aux hommes la « droite route » hors de leur esprit ὀρθὰν ὁδὸν | ἔξω φρενῶν. C'est parce que Diagoras garde un « esprit élevé » qu'il ne perd pas la « route élevée ».

esprit élevé » (*Pyth.* X 67-8). Ces mots sont apparemment une simple louange de son hôte, mais il faut prêter une attention particulière au contexte : en référence à la victoire au char du dédicataire, Pindare construit une métaphore qui rapproche son chant du char ὄσπερ ἔμαν ποιπνύων χάριν | τόδ' ἐζευξεν ἄρμα Πιερίδων τετράορον « *lui qui, mettant son soin à m'aider, a fait atteler ce quadriges des Piérides* » (64-5) et il annonce ensuite sa louange ἀδελφεοῖσι τ' ἐπαινήσομεν ἐσλοῖς « *nous louerons aussi ses nobles frères* » (69). Ce contexte indique que, comme souvent lorsque le poète s'adresse au dédicataire et s'implique pleinement dans son poème, il ne s'agit pas tant de la victoire pythique que de l'ode qui la célèbre, du travail du poète, et « l'esprit élevé » que l'auteur évoque ici est autant celui de son hôte, s'il est assez généreux, que le sien, assez haut pour faire un bel hymne.

Cette occurrence nous amène donc à voir la plupart des emplois de l'adjectif appliqué au monde humain, car il apparaît en effet que l'ὄρθός n'est le plus souvent pas l'apanage du vainqueur, mais du poète, seul capable par la qualité de sa poésie de faire remonter cette victoire vers le monde des dieux, de la diviniser, en quelque sorte, en la rendant immortelle.

Pindare énonce ainsi plusieurs fois « l'élévation » produite par son chant, en utilisant préférentiellement pour cela le verbe : ἐπεὶ κούφα δόσις ἀνδρὶ σοφῶ | ἀντὶ μόχθων παντοδαπῶν ἔπος εἰ-|πόντ' ἀγαθὸν ὀρθῶσαι καλόν. « *l'offrande est légère, pour un habile homme, pour récompenser des travaux variés, de dresser une gloire commune en disant un beau récit* » (*Isthm.* I 44-6) ; la poésie est alors un monument pour le vainqueur et le poète⁴⁴, et le sens « spatial » du radical est évidemment réactivé, avec l'image d'un temple se dressant vers le ciel, selon la même habitude pindarique qui mêle concret et abstrait, comme pour la description des colonnes. Et ce monument n'est pas que beauté, mais il est aussi vérité et enseignement pour les contemporains et la postérité : l'auteur évoque ainsi Ajax, dont la réputation était mauvaise

44 L. R. Farnell (*Pindar, A Commentary*, Londres, 1932) considère que le monument en question est destiné au poète uniquement et non à la cité, ce qui semble contestable : même si Pindare se donne souvent la première place, il ne brise que rarement le lien qu'il établit entre lui et son dédicataire.

jusqu'à ce qu'Homère lui rende justice ὅς αὐτοῦ | πᾶσαν ὀρθώσας ἀρετὰν κατὰ ῥάβδον ἔφρασεν | θεσπεσίων ἐπέων λοιποῖς ἀθύρειν « *qui a redressé sa vertu de son bâton en parlant, pour charmer les descendants par de divines paroles* » (*Isthm.* IV 55-7). L'on peut bien sûr voir dans cette occurrence déjà l'idée de la justice, de « redresser » un tort, mais la ressemblance de contexte (influence du poète, et même le mouvement spatial encore du bâton) incite à penser qu'il n'y a pas seulement cela. La « rectification » de la renommée d'Ajax passe avant tout par son « élévation », vers sa juste mesure, celle d'un demi-dieu, grâce au poète.

Si ces emplois s'appliquent au point de contact entre le poète et celui qu'il glorifie, l'ὀρθός étant alors partagé, selon ce mouvement de va-et-vient entre auteur et dédicataire caractéristique de l'ode triomphale, Pindare oublie parfois ce commanditaire pour n'évoquer que sa propre élévation ou presque : dans la troisième *Olympique*, il utilise le verbe avec comme objet son poème Θήρωνος Ὀλυμπιονίκαν | ὕμνον ὀρθώσας, ἀκαμαντοπόδων | ἵππων ἄωτον « *en élevant un hymne à la victoire olympique de Théron, célébrant l'élite des coursiers aux jambes infatigables* »⁴⁵(*Ol.* III 2-4), mais il insiste par la suite sur l'aide que lui a accordé la muse et sur la nouveauté musicale qu'il a ainsi apportée Μοῖσα δ' οὕτω ποι παρέστα μοι νεοσίγαλον εὐρόντι τρόπον | Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι πεδίλω « *la muse se tenait à côté de moi quand j'ai trouvé une façon éclatante et nouvelle d'associer le chant à la cadence dorienne* » (vers 4-5). Il apparaît donc que le poète insiste plus ici sur la valeur d'inspiration divine, qui lui permet, par l'intermédiaire de la Muse, d'envoyer vers le ciel sa poésie, et la gloire du vainqueur qu'elle véhicule. La mention appuyée de cette fabrication indique aussi que, dans le cadre de l'ὀρθός, ce sont la musique, l'art du poète qui comptent, plus que le sujet de l'ode, qui finit par devenir secondaire⁴⁶.

45 Traduction empruntée à B. Jacquino, *art. cit.* p. 321, qui commente sur cette occurrence « le participe introduit une image architecturale : Pindare bâtit son poème (...), il le dresse comme on dresse une stèle ». Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette verticalité qui est le sème fondamental de la famille d'ὀρθός.

46 Cette restriction peut aussi expliquer la raison pour laquelle l'adjectif n'est pas plus employé alors que

Par ailleurs, cette application de l'ὄρθός à la poésie ou à la musique est sans doute directement attestée dans le fragment 32 μουσικὰν ὄρθαν ἐπιδεικνυμένου, l'absence de contexte rendant toutefois hasardeuse une interprétation précise⁴⁷.

On peut également classer dans le même emploi l'occurrence de la septième *Olympique*, qui a fait couler déjà beaucoup d'encre : rappelons que, dans cette ode, le poète expose divers mythes (meurtre commis par Télépôle, sacrifice sans feu, faute de Coronis, attribution de Rhodes au Soleil suite à son oubli dans la répartition des biens) dont l'unité a été discutée, le seul point commun semblant être les conséquences heureuses de fautes involontaires⁴⁸. Le poète annonce son récit avec son seul emploi d'un verbe composé de la famille ἐθελήσω τοῖσιν ἐξ ἀρχᾶς ἀπὸ Τλαπολέμου | ξυνὸν ἀγγέλλων διορθῶσαι λόγον « *je voudrais pour eux rehausser en l'énonçant, leur histoire commune, depuis le début, à partir de Télépôle* » (vers 20-21). Du fait sans doute de la complexité de l'ode, on a souvent interprété le verbe dans son sens « classique » de « corriger »⁴⁹ : c'est ne pas prendre en compte, premièrement la conception antique qui ne veut pas une version « juste » d'un mythe, mais différentes versions qui s'adaptent à l'auditoire et aux circonstances – et l'on sait

son sème « d'élévation » se prêterait si bien aux valeurs que prêche Pindare, et notamment le sublime, analysé comme un « archisémantème » chez Pindare par P. Hummel (*op. cit.*, p. 501). À noter que l'auteur ne retient pas ὄρθο – dans le groupe des premiers termes de composé renvoyant au sublime, alors qu'il y a, sans doute, sa place.

47 Plutarque cite ce passage en opposant cette forme de musique, selon lui celle de l'inspiration pythique, aux rythmes de son époque, trop mous et « brisés » οὐχ ἡδεῖαν οὐδὲ τρυφεράν οὐδ' ἐπιτεκλασμένην τοῖς μέλεσιν (*Sur les oracles de la Pythie* 397a) : l'adjectif signifierait alors « droit, simple », mais l'on peut se demander si Plutarque lui-même a bien compris ce que voulait dire le poète, vu l'évolution sémantique de l'adjectif entre les deux auteurs.

48 Voir notamment l'interprétation de A. Bresson, *Mythe et contradiction, analyse de la VII^e Olympique de Pindare*, Paris, 1979.

49 Cf. J. Defradas, « Διορθῶσαι λόγον la VII^e Olympique », *Serta Turyniana*, Ed. Par J. Heller, University of Illinois, 1974, p. 34-50, et aussi, dans la même idée que Pindare « corrigerait une erreur » J. Duchemin, « Pindare et l'orient : le mythe de la VII^e Olympique », *Mélanges Edouard Delebecque*, Université de Provence, 1983, p. 109-130, et même A. Bresson, *op. cit.*, p. 40, note 21, ainsi que les commentaires (B. Gildersleeve, *Pindar, The Olympian and Pythian Odes*, réimp. Amsterdam, 1965, L. R. Farnell, *Pindar, A Commentary*, réimp. Amsterdam, 1965, W. J. Verdenius, *Pindar's seventh Olympian Ode*, Amsterdam, 1972, *ad loc.*). Seule analyse qui se rapproche de la nôtre, celle de D.C. Young « the principal idea is not so much that of truth (...) as that of elevation » (*op. cit.* p. 78 note 2).

l'importance de ces facteurs dans la poésie pindarique – et deuxièmement le sens particulier de l'ὀρθός chez l'auteur. Il est en effet beaucoup plus satisfaisant d'interpréter le verbe dans l'idée d'une amélioration, d'un embellissement du mythe grâce au talent du poète⁵⁰.

Cet emploi spécifique de l'élévation par le travail poétique est par deux fois associé à la famille de ἄγγελος : encore une fois, l'on a interprété ces occurrences comme un message, ou un messenger « exact », qui énonce scrupuleusement ce qu'on lui a confié, mais encore une fois cette interprétation n'a guère de sens, et il est bien plus satisfaisant, pour le texte comme pour l'esprit pindarique, d'y appliquer plutôt l'idée d'un mouvement vers les hauteurs, toujours dans un contexte de création poétique. Ainsi Pindare s'adresse-t-il au chef du chœur ἐσσι γὰρ ἄγγελος ὀρθός. « *tu es un messenger élevé* » (*Ol. VI 90*), le qualifiant ensuite de scytale des Muses et de cratère plein de doux chants. L'idée de l'exactitude n'est sans doute pas absente ici, mais seule, sa mention serait bien plate (on s'attend évidemment à ce que le chef de chœur interprète fidèlement ce qu'a composé le poète !), et l'auteur joue sans doute sur les deux sens et veut aussi exprimer l'idée de la qualité poétique de son chef de chœur, comme le prouve la mention de la Muse dans les vers précédents (et le scytale lui-même, baguette du messenger, n'exprime-t-il pas aussi ce mouvement vertical ?), et surtout l'avertissement précédent, qui recommande d'essayer d'échapper au vieux reproche d'être un « porc de Béotie » Βιωτίαν ὕν (vers 90). Il est manifestement question ici de la qualité de la création poétique, et c'est aussi l'adjectif qui le signifie.

La deuxième occurrence est encore plus claire par les parallèles qui la composent : Pindare évoque la bonne politique que doit mener son dédicataire pour sa ville de Cyrène et lui rappelle à cette occasion une maxime d'Homère ἄγγελον ἐσλὸν ἔφα τιμὰν μεγίσταν πράγματι παντὶ φέρειν· ἰ ἀὔξεται καὶ Μοῖσα δι' ἀγγελίας ὀρθᾶς . « *il disait qu'un noble messenger donne un grand prix à n'importe quelle affaire ; et la*

50 Le thème de l'ὀρθός a d'ailleurs une certaine importance dans l'ode puisqu'on le retrouve aux vers 46 et 91, cf. *supra*.

Muse aussi prend son essor grâce à un message élevé »⁵¹ (*Pyth.* IV 278-9).⁵² De même qu'à la fonction politique correspond un messenger « noble », c'est-à-dire ayant la qualité sociale qui va avec cette fonction politique, de même à la Muse, symbole de la fonction poétique, correspond un message « élevé », c'est-à-dire ayant la qualité de sublime et de glorification poétique qui est celle de Pindare.

Ce dernier emploi nous ramène aussi à ceux examinés dans le début de ce chapitre, concernant la bonne politique, et l'on voit que l'ὀρθός est non seulement la jonction entre les hommes et les dieux, mais aussi le point de contact entre le poète et son dédicataire, puisque le poète l'utilise pour mettre en parallèle ce que fait son dédicataire dans le monde politique et ce qu'il fait lui dans le monde poétique : la qualité, l'innovation, l'excellence selon le modèle et la volonté divine, bref le sublime.

6. *Bacchylide*

Si l'on compare les emplois entre les deux poètes, l'on constate nombre de ressemblances formelles qui dissimulent de nettes différences, comme si les deux auteurs, dans une sorte de jeu littéraire, ne s'imitaient que pour mieux se distinguer. Nous avons vu la présence de l'adjectif dans le contexte de la justice, avec notamment le composé ὀρθοδικας : Bacchylide emploie le composé à finale thématique dans une invocation à Victoire ἔλλαθι, [βαθυ]πλοκάμου | κούρα Σ[τυγὸς ὀρ]θοδικου « *sois propice, fille du Styx aux boucles profondes et à la droite justice* » (XI 8-9) et la ressemblance entre les deux emplois laisse penser que ce composé était peut-être, dans le genre de l'ode triomphale, en train de devenir une épithète divine habituelle. Cependant l'autre attestation de

51 Traduction inspirée des réflexions de B. Jacquinod (*art.cit.* p. 318 sur αὔξω, et notamment sur l'idée d'envol, qui correspond parfaitement à l'idée du mouvement vertical que nous posons.

52 Comme dans la septième *Olympique*, la famille a dans cette ode un grand rôle, puisqu'on la retrouve aux vers 227 (les sillons profonds que trace Jason), 262 (ὀρθοβούλον μήτιν cf. *supra* iii]) et 267 (les colonnes dressées qui encadre l'arbre de la charpente dans une maison, cf. ii]). On voit bien comment le poète use de tous les emplois possibles de l'adjectif, depuis les plus clairs, communs, jusqu'au plus particulier, préparant pour ainsi dire ce dernier emploi, le plus important puisqu'il est celui de la poésie et concerne donc l'existence même de l'ode.

Bacchylide, malheureusement altérée, peut laisser supposer une application aux humains Πυρρίχου τ' εὐδοξον ἰππόνικ[ον υἷόν] | ὄς φιλοξείνου καὶ ὀρθοδίκου ... (XIV 23).

Il est en tout cas clair que Bacchylide s'intéresse particulièrement au concept d'une justice « droite » ou « haute », puisqu'il emploie également la locution nom plus adjectif en évoquant la victoire dont a été frustré un concurrent qui l'avait mérité δίκας κέλευθον | εἰ μή τις ἀπέτραπεν ὀρθῶς « *si quelqu'un n'avait pas dérobé le chemin de la droite justice* » (XI 27-8), syntagme qui rappelle celui des vers 38-9 de la onzième *Pythique*, mais cette fois dans le contexte attendu de la victoire olympique, qui n'est, comme nous l'avons vu, guère exploité chez Pindare.

La valeur pindarique d'élévation et de proximité divine semble tout à fait recevable pour cette occurrence, et une autre attestation prouve que le sème « vertical » de l'adjectif est encore senti par Bacchylide. En évoquant les changements de la fortune, il écrit [σ]υμφορὰ δ' ἐσθλόν <τ'> ἀμαλδύ[νει βαρύτλ[α]τος μολοῦσα | [καὶ τ]ὸν κακ[ὸν] ὑψιφανῆ τευ[χει κ]ατορθωθεῖσα· (XIV 5-6). L'analyse terme à terme montre l'opposition entre ἀμαλδύ[νει et ὑψιφανῆ τευ[χει d'une part (« affaiblit » et « met en haut ») et βαρύτλ[α]τος μολοῦσα et κ]ατορθωθεῖσα d'autre part (« venir très lourde, fondre sur ») : il est alors évident que le participe passif aoriste (c'est d'ailleurs la seule attestation de ce composé dans le corpus) signifie « redressée, orientée vers le haut, quand elle va vers le haut »⁵³.

En revanche Bacchylide utilise à deux reprises l'adverbe ὀρθῶς et il est le seul auteur lyrique à le faire. On sait que cet adverbe a connu par la suite une grande fortune pour l'expression de la vérité et de l'exactitude, et il semble bien que Bacchylide soit le premier à en faire usage, à part qu'il lui donne le sens d'une conformité avec la justice – cet emploi découlerait alors du rapport étroit qu'il établit, au vu des occurrences précédemment

53 La traduction définitive étant alors « *la fortune détruit le bon quand elle s'abat lourdement sur lui et élève le mauvais quand elle est redressée* ». On peut admirer au passage l'élégance de la composition qui fait porter l'adjectif grammaticalement sur le sujet (συμφορὰ), puis sur le COD (τὸν κακόν) et sémantiquement sur le participe (μολοῦσα) puis sur le verbe principal (τεύχει).

étudiées, entre l'ὀρθός et la justice – plutôt que de la vérité : dans un contexte de victoire sportive, Ἀρετὰ δ' ἐπίμοχος [μέν, τ]ελευταθεῖσα δ' ὀρθῶς | [ἀνδρὶ κ]αὶ εὖ τε θάνη λείπει πολυ]ζήλωτον εὐκλείας ἄ[γαλ]μα. « *La vertu est difficile, mais lorsqu'elle est parfaite, elle laisse, en toute justice, dès qu'on meurt, une parure de gloire fort enviée* » (I 182-3), mais aussi dans le contexte de la création poétique, comme chez son concurrent, γνώση μὲν [ἰ]οστεφάνων Μοισᾶν γλυκ[ύ]δωρον ἄγαλμα (... | ...) ὀρθῶς· φρένα δ' εὐθύδικ[ο]ν | ἀτρέμ' ἀμπαύσας μεριμνᾶν « *tu connais le doux trésor des Muses couronnées de violettes (...) à bon droit : reposant des soucis au calme ton âme à la droite justice* » (V, 5-7). La présence, à proximité de l'adverbe, du composé εὐθύδικος indique que Bacchylide lui aussi aime à jouer avec les diverses notions de la droiture, verticale ou horizontale, comme le fait Pindare (cf. *Ol.* VII 91).

L'on constate donc que Bacchylide, avec des emplois fort comparables à ceux de Pindare, s'en distingue par cet emploi de l'adverbe, et l'on peut s'interroger sur les raisons de l'absence de cette forme dans le corpus pindarique : est-ce pour mieux s'opposer à son concurrent ? La forme adverbiale, dans lequel l'idée de hauteur n'est que difficilement perceptible, paraissait-elle trop moderne, « vulgaire » au poète ?

Cette première étude sur la poésie épique et archaïque montre à quel point il faut se méfier des présupposés et des évolutions simplistes : la signification de « vrai » ou « correct » pour la famille étudiée n'est pas épique, elle n'est même pas lyrique, et l'on peut ainsi constater que non seulement un auteur comme Pindare l'exclut presque complètement – conclusion qui devrait permettre de corriger bien des traductions et interprétations hâtives – mais même les autres poètes comme Bacchylide ne l'utilisent que peu.

Est-ce une caractéristique poétique, ce sens étant considéré comme propre à la prose, ou une question de moment, l'évolution sémantique constatée intervenant peut-être plus tard qu'on en le pensait ? L'étude du corpus tragique et d'Hérodote, auteurs contemporains, mais dans des contextes, des genres et des modes de pensée différents, devrait apporter une réponse.

Sandrine Coin-Longeray

Université Jean Monnet

Groupe de recherche sur l'aspect en grec ancien

Compte rendu de la réunion du 18 novembre 2006

Présents : Louis Basset, Michel Buijs, Anne-Marie Chanet, Antoine Culioli, Camille Denizot, Bernard Jacquinod, Jean Lallot, Frédéric Lambert, Chantal Marbœuf, Sylvie Perceau, Albert Rijksbaron, Allan Rutger, Sophie Vassilaki.

Excusées : Isabelle Boehme, Marie-Claude Gaumet, Françoise Létoublon, Odile Mortier-Waldschmidt, Gerry Wakker.

Exposés entendus le matin

Albert Rijksbaron : L'expression de la succession immédiate entre deux actions verbales

A. R. a produit ce qu'il a appelé un «petit dossier» sur la succession de deux procès, essentiellement en liaison avec les adverbes εὐθύς (ἰθύς / ἰθέως chez Hérodote) et αὐτίκα, mais aussi sans eux. Il s'agit en réalité d'un travail très fouillé portant sur Hérodote, Platon et Thucydide. A. R. propose les conclusions suivantes :

«Ἰθύς / ἰθέως n'est pas un adverbe temporel, et ne situe donc pas l'action verbale dans le temps, mais plutôt un adverbe de manière, qui indique que l'action verbale est réalisée 'en ligne droite', donc 'sans détours'. En combinaison avec une subordonnée, qui sert comme point de repère, l'effet pragmatique est quelque chose comme 'Après (ou pendant) action x, on passait directement à l'action y au lieu de faire d'abord {p, q, ...}'. La fonction de ἰθύς / ἰθέως ne diffère pas fondamentalement de celle avec les verbes de mouvement. En effet, dans les phrases dites 'temporelles' présentées ci-dessus il y a souvent une nuance de mouvement présente. Ἰθύς / ἰθέως avec IMPF exprime non seulement que l'action est directement 'en cours' mais aussi que cette action n'a pas de limite inhérente (valeur de non-accomplissement).»

«*Αὐτίκα* est, lui, bel et bien un adverbe temporel, et situe donc l'action dans le temps. [...] Le sens est donc 'à ce moment même', ce moment étant ou bien le moment d'énonciation, ou bien, dans la narration, un moment qui est exprimé par une autre action, qui sert comme point de repère pour la première action. Dans la pratique *αὐτίκα* exprime que la deuxième action s'enchaîne sans aucun intervalle à la première action.

Αὐτίκα avec IMPF exprime non seulement que l'action est 'en cours' au moment même où l'autre action est terminée (:AO) ou tandis que l'autre action est, elle aussi, encore en cours (:PR), mais aussi que cette action n'a pas de limite inhérente (valeur de non-accomplissement). Bien entendu, avec IND AO *αὐτίκα* exprime, lui aussi, la réalisation immédiate de l'action, mais, à la différence de l'imparfait la présence de *αὐτίκα* est *nécessaire* pour arriver à cette interprétation.»

Puis A. R. introduit une réflexion critique sur les notions d'imparfait inchoatif et d'aoriste ingressif, s'opposant à L. Hillesum et il conclut :

«A mon avis l'interprétation standard ('default') de la combinaison d'un participe aoriste et un imparfait est que *dès l'achèvement de l'action x*, le sujet/agent *était occupé à exécuter l'action y*. Naturellement, il peut y avoir un effet inchoatif, mais c'est parce que chaque action doit avoir un début.»

Culioli ramène cela à la notion d'*ἀκολουθία*, «et sur le champ» étant contenu dans la notion d'imparfait. Le second événement est construit à partir du premier. S. Vassilaki signale une construction en GM où l'immédiateté résulte d'un imparfait coordonné à un aoriste. Dans les contes en démotique, il peut même y avoir dans ce cas asyndète et intonation spécifique.

J. Lallot fait remarquer que, du moins d'un point de vue pragmatique, les deux adverbes jouent le même rôle. En français, d'ailleurs, un adverbe à valeur spatiale comme *directement* sert à noter l'immédiateté.

Allan Ruger : αἰρεῖ / λαμβάνει

A. Ruger a fourni un tableau des emplois de ces deux verbes en contexte militaire, avec indication du temps verbal et des COD. C'est le second qui apparaît presque toujours quand le COD est un navire, et toujours au PH (une seule exception). Le premier sert en revanche pour la prise d'une ville (une exception). Il sert aussi pour la prise d'une fortification, deux fois sur trois au PH.

A. Ruger étudie ensuite quatre passages avec des PH. En 3, 102, où fonctionne le premier verbe, la prise d'un faubourg est à l'aoriste, mais la prise de la ville est au PH. Il conclut que le PH sert pour les événements importants. Même observation en 6, 101, 3. Même remarque, mais cette fois avec λαμβάνειν, en 8, 106. Il en conclut que le PH est lié à l'expression d'un pic. Le dernier passage (4, 42) donne au PH les deux verbes. Le premier sert pour une prise par la force, le second pour une ville obtenue par trahison. Le verbe λαμβάνειν signifierait donc 'recevoir' plutôt que 'prendre par la force'. Discussion sur cette interprétation qui convient dans le passage, mais difficile à généraliser.

S. Vassilaki fait remarquer la fréquence de l'indication du nombre des bateaux pris avec les PH.

Michel Buijs : bataille navale des Corcyréens et des Athéniens contre les Corinthiens (I, 45-51)

M. Buijs s'est livré à un découpage du texte pour en dégager la structure. Tout le texte est mis dans un tableau qui fait apparaître les divisions et leur niveau.

« The sea-fight recorded at *Thuc.* i.45-51 may at first glance be perceived as a rather straightforward example of narrative storytelling and as a typical battle scene. However, a structural analysis that takes into account both linguistic marking (aspectual choice, clause type, and the usage of particles) and the content of the text, reveals

1. that its backbone is formed by finite main clauses showing aorist indicatives, imperfects, and four historical presents (one of which restates previously expressed information after a geographical digression showing non-historical presents), and

2. that we should distinguish between different Discourse Modes, *viz.* Narrative and Description.

Further, it can be noted that narrative time is moved forward by means of historical presents, aorist indicatives, imperfects, subclauses with aorist indicatives and aorist participles, but that, on the other hand, not all aorist indicatives, imperfects and aorist participles (or, for that matter, present indicatives which are not historical) belong to the main narrative line: some of these are also found in subsidiary material, or even, as short narrative sequences in e.g. a γόρ-clause, in the Discourse Mode Description. This serves as a warning against over-simplification and mere counting of aspectual forms, to the extent that in studying the distribution of historical presents, aorist indicatives and imperfects, we should be aware of their specific contribution to text-organization, and consider alleged alternatives only if they, at a given point in the narrative or description, really exist.» (Résumé de Michel Buijs)

J. Lallot avait analysé la structure de quatre batailles navales, dont celle-ci, qui s'était révélée atypique, dans la mesure où c'est la seule des quatre étudiées (les autres étant Naupacte 2.83-84, Rhion 2. 86-92, Corcyre 3.75-79) qui ne présente aucun PH dans le récit de la bataille (séance du 4 juin 2005).

Discussion du début de l'après-midi

Jean Lallot pense que nous avons amassé assez de matériaux et qu'il est temps de songer à la publication d'un second volume. Le titre est encore à débattre, mais le contenu pourrait être «les temps du récit chez les historiens». J. Lallot propose que les participants indiquent par mail ce qu'ils envisagent d'écrire pour ce volume. Les propositions seront envoyées à tous. Cette mise en commun donnera lieu à une discussion à la prochaine séance. Le dossier Lallot-Vassilaki sur les PH dans Thc. (une fois expurgé de ses erreurs) pourrait figurer comme document de travail utile à d'autres chercheurs. Anne-Marie Chanet va faire un travail de ce type sur une partie d'Hérodote.

Un aspect original de notre travail pourrait résider dans un examen méthodique de la syntagmatique : micro-syntagmatique = environnement immédiat des PH (présence d'indications chiffrées, présence/absence de négations, type de coordination (jamais γόρ selon A. Rijksbaron), etc., et macro-syntagmatique (place des PH dans les scènes typiques, etc.).

Exposés de la suite de l'après-midi

Jean Lallot : Un corpus intéressant pour les occurrences du PH : Thucydide 1 126-139 : 1 (la guéguerre des souillures)

Le texte de l'exposé de J. L. avait été envoyé aux participants. Il portait sur trois passages où les griefs entre futurs belligérants reposent sur des accusations de souillures (A : 126-7, B : 128-134, C : 135-138). Ces récits contiennent des récits principaux au prétérit et des flash-back, qui utilisent des PH (mais de façon différente : PH fréquent en C où il devient le temps du récit).

Cette distribution préalable permet à J. L. de centrer sa communication sur les problèmes de méthode, notamment sur les chiffres et les ratios pertinents. Pour un verbe donné, il faudrait prendre en considération

- 1) le nombre total d'occurrences
- 2) le nombre de PH
- 3) le nombre des temps du récit.

Le degré d'affinité serait-il correctement représenté par le quotient de 2) sur 2) + 3) ?

Une longue discussion s'engage sur ce qui doit être pris en compte. Il semble qu'il faille éliminer le discours direct, comme dans le tableau Lallot-Vassilaki. Mais la question apparaît finalement très complexe. J. Lallot et S. Vassilaki prépareront pour la prochaine séance un essai de traitement raisonné des chiffres sur un échantillon, et ce travail sera soumis à discussion.

Louis Basset: «Quand survient une tempête inattendue»

L. B. a cherché à savoir si l'arrivée brutale d'une tempête entraînait l'apparition de PH. Il avait donc envoyé un relevé qui distinguait les cas où le récit est déjà au PH (en réalité, un seul ex.), les cas où l'indication d'une tempête qui survient est suivie d'un aoriste (4 exemples) et les cas où l'indication de la tempête interrompt la série des passés et introduit le PH (5 exemples). L'arrivée d'une tempête inattendue n'a donc qu'une faible influence sur l'emploi de PH, contrairement à ce qu'on pourrait attendre. Mais nous travaillons sur des effectifs faibles.

Bernard Jacquinod: Πείθω et le PH chez Thucydide

B. J. avait envoyé un simple exemplier et il distribue en séance un rapide commentaire de deux pages. Ce qui est notable, c'est que pour ce verbe, sur 20 indicatifs présents, 19 sont des PH. Il y a là une affinité très forte malgré 29 aoristes et 17 imparfaits.

B. J. suggère d'en rendre compte avec les «schémas narratifs de la sémantique structurale de Greimas ou de ses disciples, qui ont mis au premier plan la notion de contrat. La persuasion est une tentative pour mettre en place une nouvelle situation par l'acceptation d'une nouvelle position, d'un nouveau contrat. Elle permet de passer à une situation narrative tout autre, à un nouveau cadre pour l'action. C'est donc de façon très générale une des articulations les plus importantes des récits.

Un autre élément considéré comme fondamental dans cette méthode, qui constitue l'essentiel de ce qui est appelé le programme narratif, ce sont les changements de lieu, avec les rencontres dites «conjonctions» et les séparations dites «disjonctions». Ces changements sont d'ailleurs ce qui définit les limites des scènes à l'intérieur d'un acte du théâtre classique.» Or une grande majorité des PH des passages retenus relève des éléments fondamentaux de ces schémas narratifs.

A. Culioli introduit à partir de là la notion de théâtralité. S. Vassilaki insiste sur le problème de la valeur sémantique complexe du verbe *πείθω*, qui est un verbe intersubjectif.

J. Lallot lance une discussion sur le problème de la valeur conative des PH, discussion d'ailleurs introduite dans le papier de B. J., mais laissée de côté au moment de l'exposé. (trad. Budé par «ils cherchèrent à obtenir» en 2, 67, 2). Il faut certainement renoncer à cette valeur. Pour S. Vassilaki, le PH compresse la valeur conative. On a avec le PH un aspect théâtral, mais on perd la valeur inchoative qui est à l'imparfait. A. Culioli parle de torsion, de compacité. Nous aurions un présent d'ajustement, ce qui conviendrait avec le recours à Greimas.

Frédéric Lambert : Emplois des présents historiques πέμπει et πέμπουσι(ν) chez Thucydide

F. Lambert avait lui aussi envoyé un simple relevé des passages contenant un PH de πέμπειν. Il constate dans de nombreux cas un lien entre le PH et une mise en perspective du point de vue subjectif. Il relève les mêmes éléments contextuels que chez Polybe, formes verbales comme δεδιότες ou πεισθέντες, ou comme l'adverbe εὐθύς. Il reconnaît lui-même que cela ne fonctionne pas pour tous les exemples de son corpus.

Anne-Marie Chanet se demande comment cette subjectivité pourrait s'appliquer à d'autres PH et pense que, ces mêmes éléments se retrouvant avec les formes d'aoristes, cette analyse concerne plus le sémantisme de ce verbe que la nature du PH.

Prochaine séance : le samedi 5 mai 2007 à Paris (ENS), (9h45)

Propositions pour la prochaine séance :

- Nous maintenons au programme l'exposé d'Odile Mortier Waldschmidt, qui avait déjà envoyé son exemplier sur trevpein.

- J. Lallot propose de faire une liste de verbes sans PH (et dont pourtant le sémantisme semblerait pouvoir s'accorder particulièrement bien avec le PH).

- J. Lallot et S. Vassilaki préparent un rapport sur ce qu'il faut compter et ne pas compter dans nos statistiques (*cf. supra*).

- Anne-marie Chanet prépare un relevé des PH chez Hérodote.

F. Lambert veut examiner chez Polybe les PH dans les batailles navales.

- Discussion sur les propositions des membres du groupe pour le livre envisagé.

Table des matières

Sandrine Coin-Longeray 'Ορθός chez Homère et dans la lyrique archaïque	1
Compte rendu de la réunion du Groupe de recherche du 18 novembre 2006 sur l'aspect en grec ancien»	29